

Simon de Cubes médecin du roi Henri IV

Bernard du Châtenet

NÉ À SAINT-LAURENT-SUR-GORRE VERS 1575, DIPLÔMÉ DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS EN 1604, IL EST MORT ET FUT ENTERRÉ À LIMOGES EN 1620

Auteur: Bernard du Châtenet est issu d'une ancienne famille originaire du canton de Saint-Laurent-sur-Gorre qui tire son nom de deux villages, Cubes et Chatenet. Historien d'Art et marchand de tableaux, il a organisé de nombreuses expositions en Europe et au Japon. Egalement passionné par l'Histoire du Limousin et l'architecture militaire, il a restauré un château de famille en Haute-Vienne, un manoir XVIe siécle en Pays d'Auge et un fortin du XIIe en Luberon, qui fut occupé par le Limousin Raymond de Turenne neveu des papes Clement VI et Gregoire XI. Actuellement il partage ses activités entre le Limousin et le Sud Est Asiatique

Résumé: Simon de Cubes représente à la fin du XVIe siècle, époque des grandes découvertes en médecine, circulation du sang, médecine chimique, dissection anatomique, l'exemple de l'étudiant provincial sensible au grand courant de pensée et avide de connaissances.
Parvenu à suivre les cours de médecine de Paris, l'une des Universités, la plus réputée d'Europe, il obtient son diplôme de docteur en médecine qui lui permet d'intégrer la Maison Médicale d'Henri IV. souverain le plus concerné de son époque par l'évolution de la médecine.

Docteur en médecine de la Faculté de Paris. Médecin ordinaire et conseiller du roi Henri IV, Simon de Cubes est né entre I575/1580, très certainement à Saint-Laurent sur Gorre, fils de Jean de Cubes et de Marguerite du Solier.
Après ses études effectuées au collège de Limoges, Simon a dû obtenir ses grades universitaires à l'Université de Bordeaux, ville universitaire préférée par les étudiants de l'enclave de Rochechouart, à celle de Poitiers.
Ayant acquis, sa Maîtrise es Arts[1] après avoir étudié la philosophie pendant trois ans de 1595 à 1600, il poursuit ses études à l'Université de Paris, seule université avec celle de Montpellier pouvant alors ouvrir la voie à la position enviée et très recherchée de médecin ordinaire du souverain[2].

Page précédente: L'église de Saint-Laurent sur Gorre, où le frère de Simon de Cubes, Martial seigneur du Châtenet et Razés a fondé une vicairie placée sous le patronage de Saint-Martial.
Photo: Jean-Luc Gallais

1 L'enseignement médical est réservé aux lettrés titulaires du diplôme de maître es-arts. Il est nécessaire d'avoir cultivé son esprit pendant plusieurs années, avant que d'étudier en médecine. « Avoir étudié les belles-lettres et toutes les parties de la philosophie pour être en état de pénétrer dans le labyrinthe de l'art de guérir. »
2 - Cf. Françoise Lehoux. Le cadre de vie des médecins Parisiens au XVIe et XVIIe siècle. Picard, Paris I976.

Choisir l'université de Paris est, pour Simon, s'engager dans la voie d'excellence, car la multiplicité, la complexité et le formalisme des épreuves que l'étudiant parisien doit subir avant d'acquérir le droit d'exercer, compose un enseignement plus rigoureux que dans la plupart des universités. Il confère le droit d'exercer dans tout le royaume, ce qui n'est pas le cas pour les diplômés des autres universités.

Simon est mentionné dans les « *Commentaires de la Faculté de Médecine de Paris,* » pour la période allant de l'année 1599 à 1604, (Feuillet 293[3]) pour s'être acquitté en 1601 de la somme de 6 livres 8 sols, somme qui correspond à des frais de scolarité.
« A Me Simoni de Cubiis pro similis causa… » suivi du montant réglé, il s'acquitte de la même somme en 1602, 6 livres 9 sols, *« pro similis causa… »*.
Il est qualifié de Maitre Simon de Cubes, ce qui confirme qu'à cette époque il est déjà *« maitre es arts »*, soit l'équivalent de notre licence.
Pour les années 1603, 1604, feuillets 331, 365 et 366 les reçus sont libellés au nom de son père, Maitre Jehan de Cubes *« Mag Joani de Cubiis pro similis causa.. »* Mag, pour Magister,
Les « *commentaires* » sont une sorte de répertoire qui précise en outre les sujets présentés par tous les candidats depuis le XVIe siècle et nous donnent les noms des présidents de jury.

À la page 19 – *Anno 1603* – le président du Jury est Jean Le Mercier, sujet soutenu par *« Sim de Cubes »*: *« An duo tantum vitalis partus tempora. »*
Nous le retrouvons mentionné dans le grand registre qui recense les diplômes du XVIe au XVIIIe siècle, *« Questionum Medicarum quae circa medicinae theoriam et praxim. »*
« Ante duo saecula, in Scholis Facultatis Medicinae Parisiensis, agitatae sunt et discussae, Series chronologica cum Doctorum Praesidum, et Baccalaureorum propugnantium nominibus. »[4]
Parissiis, apud Joannem Thomam Herissant, via San Jacobea, sub signis S.Pauli et S.Hilarii. 1752. (A Paris chez Jean Thomas Herissant, rue Saint Jacques, sous la protection de Saint-Paul et Saint-Hilaire..)
A la même page, *Anno 1604* – Franciscus Ellain, étant président du jury, Simon traite le sujet suivant : *« An omnis cancer curabilis*[5] *»*

Et enfin devant le docteur régent Petrus Paulmier,[6] qui préside le jury de sa thèse cardinale le 11 Mars 1604, Simon développe le vaste sujet : *« An omnia sublunaria homini medicamentum*[7] *! »*

C'est une période féconde de l'humanité que celle où Simon de Cubes s'oriente vers la médecine, l'imprimerie vient de faire son apparition en France, vers 1470, après Bâle et Venise, mais avant la Hollande et l'Espagne pour qui Christophe Colomb vient de découvrir un Nouveau Monde. Nikolaj Kopernik, étudiant en astronomie à l'Université de Cracovie, docteur en médecine de l'Université de Padoue et en droit de celle de Ferrare, démontre, dés 1515, qu'avec les autres planètes, la terre

3 B.I.U.M.E – Bibliothèque de l'Université de Médecine, René Descartes. Paris 75006. Les « Commentaires » de l'Université de Paris retracent la vie interne et externe de la Faculté.

4 « Sujets traités et argumentés depuis deux siècles par les élèves de la Faculté de Médecine de Paris, cités dans l'ordre chronologique avec les noms des présidents du jury des doctorats et les noms des candidats bacheliers. »
5 «Tout cancer (chancre ou ulcère) est guérissable»
6 Le Paulmier, Claude, Stephen, « Ambroise Paré d'après de nouveaux documents » Charavay, frères. 1887, et, dans Revue Critique d'Histoire et de Littérature. Publiée par E. Leroux, 1886, Vol 21, page 157.
7 «Tout médicament terrestre a usage pour l'homme»

tourne autour du Soleil, *« De révolutionibus orbium coelestium*[8] *libri VI. »* Nuremberg 1543.

Simon obtient son diplôme de docteur en médecine en 1604 alors que cet aristocrate despotique et excentrique que fut Tycho Brahe, (1546-1601), vient de s'éteindre. Grâce à Frederic II de Danemark, il était l'auteur du premier observatoire d'Europe. Son caractère contrastait avec son chétif et plébéien disciple Johannes Kepler, (1571-1630) qui, en se servant des observations de son maître, énonça les lois qui gouvernent les mouvements des planètes dont la NASA se sert encore aujourd'hui pour combiner les rendez-vous de ses sondes spatiales avec les objets du système solaire.

C'est également un contemporain de Simon de Cubes, Galileo Galilée, 1564-1642, qui fut le premier à braquer une lunette astronomique vers le ciel en 1609. Il découvrit une foule de phénomènes nouveaux qui remirent davantage en cause la version aristotélicienne des cieux pour donner raison à Kopernik, la terre n'était pas le centre du monde mais une simple planète.

Comment Simon de Cubes a-t-il vécu cette extraordinaire percée de la science qui remettait en cause la place centrale de l'homme dans le cosmos, la Terre n'était plus le centre de l'Univers. En 1600, l'église n'avait-elle pas condamné au bûcher le moine Giordano Bruno parce qu'il défendait la théorie d'un Univers infini, comme elle condamnera Galilée à renier le système kopernicien ? « Pourtant elle tourne. » lança t-il après son jugement.
Il est stupéfiant de constater aujourd'hui que ce n'est qu'en 1979 que l'Eglise a reconnu officiellement que Galilee avait raison et Nikolaj Kopernic avant lui.[9]

Un autre docteur en médecine, de la génération qui précède Simon de Cubes, l'auteur de Pantagruel et du non moins fameux Gargantua, François Rabelais (1483–1553) fils d'un avocat et conseiller au siège de Chinon, où coule la Vienne qui s'en vient de Limoges, pouvait être pour Simon un exemple à suivre.
Les écrits de François Rabelais sont émaillés d'allusions aux conflits qui existent entre les diverses doctrines.

L'époque de la Renaissance marque en médecine l'essor de la connaissance anatomique et expérimentale.
Simon a très certainement lu l'ouvrage d'André Vesale, *« De corporis humani fabrica libri septem* [10]» qui fut une véritable révolution de la science anatomique lorsqu'il fut publié en 1543. Ouvrage qui faisait bon marché des opinions de Galien[11] et des anciens.
Les connaissances augmentent dans tous les domaines, elles vont aboutir à des observations telles que la découverte en 1618 de la circulation sanguine par William. Harvey, qui venait après celle du sang dans les poumons décrite par Michel Servet (1511-1553)
Françoise Lehoux, nous explique dans :« Le cadre de vie des médecins parisiens au XVIe siècle et XVIIe siècle » quel était le chemin que devait parcourir un futur docteur en médecine.

8 «Des révolutions des sphères célestes»

9 Kopernic avait été largement influencé par l'évêque Français Nicol d'Oresme (v. 1325-1382) qui soulignait déjà que tout mouvement est relatif et que celui des astres pouvait être dû autant à une rotation des objets célestes par rapport à une terre immobile qu'à une rotation de la terre par rapport à des objets immobiles.

10 «A propos de la structure du corps humain en sept livres»

11 Médecin grec du premier siècle, considéré comme l'inventeur de la pharmacie.

« Depuis le milieu du XVe siècle, il était obligatoire d'être Maître es Arts pour avoir accès à la faculté de médecine, et il fallait ensuite assister pendant quatre années aux leçons faites par les lecteurs de l'Ecole de Médecine, puis subir un examen de quatre jours, avant d'être proclamé bachelier. Le candidat demeurait bachelier pendant deux ans, au cours desquelles il soutenait trois thèses, « Quod liberataire », et deux thèses cardinales. Après la cérémonie dite du « Paranymphe », il était déclaré Licencié.
Dans le courant de l'année suivante, deux thèses, les « Vésperies » et la dernière épreuve, la « Pastillaire », le faisait parvenir au dernier échelon, celui de « Docteur régent »
«De plus, il faut ajouter que les candidats avant que de pouvoir se parer de tous les ornements du Doctorat, soutane de soie violette, robe rouge, fourrure, bonnet carré, ceinture, etc, devaient supporter les énormes dépenses occasionnées par leurs soutenances successives ; dons en nature ou en espèces distribués aux membres du jury, au recteur, au chancelier de l'Université, aux bedeaux des diverses facultés, aux amis venus les assister, frais de thèses, épices, dragées, banquets offerts à l'occasion de chaque examen, et dont le dernier, le banquet doctoral, devenait avec le temps de plus en plus onéreux. On comprend dans ces conditions qu'un grand nombre d'étudiants dont la famille ne disposait pas d'une fortune suffisante, n'aient jamais pu obtenir le titre de Docteur et soient restés simples bacheliers en médecine. »
« C'est ainsi que les études médicales seront réservées aux membres d'une bourgeoisie aisée, voire à la noblesse, puisque l'art libéral que constitue la médecine ne fait point déroger. »[12]

Le rang social des médecins les obligeait à se vêtir de manière aussi recherchée que les gens de qualité qu'ils étaient amenés à côtoyer journellement et dont ils se considéraient comme les égaux.

Contrairement au chirurgien, qui travaillait de ses mains, était considéré comme un artisan, tenait boutique et exerçait de ce fait un métier vil, le médecin ne faisait appel qu'à son intellect, c'est pourquoi être docteur en médecine n'était pas une situation dérogeante pour un noble. Il n'était pas rare de voir réunis à la suite d'un même nom, les deux qualificatifs d'écuyer et de docteur en médecine.

Dans la plupart des actes, les notaires les qualifient de « noble homme » ce qui est leur reconnaître la noblesse viagère[13] lorsqu'ils n'en sont pas issus…

« Qu'il fut en robe ou en manteau long, le médecin était coiffé du bonnet carré de velours ou plutôt de drap noir, doublé de taffetas ou de satin. Ce costume était complété par l'épitoge. Désignée selon sous le terme de robe, de cape ou d'habit doctoral, l'épitoge était un grand manteau de serge ou de drap, toujours de couleur rouge et comportant habituellement deux chaperons fourrés de panne blanche, de menue vair ou d'hermine, un plus petit le domino, mais dont on pouvait aussi se couvrir la tête. La seule fantaisie autorisée par le protocole résidait dans les parements, quelques-uns étaient de satin violet ou de velours noir, d'autres comportaient une dou-

12 Céline Pauthier, Thèse de Doctorat en Droit. L'Exercice illégal de la Médecine. Soutenue le 16 Décembre 2000 à Strasbourg.
13 «Noblesse personnelle de son vivant»

blure de soie de couleur violette, voire de couleur bleue, tranchant nettement sur le rouge de l'épitoge. Ce vêtement que tous les docteurs pouvaient porter, était le costume d'apparat réservé aux cérémonies profanes et religieuses, solennités universitaires, obsèques des membres de la corporation, célébrations d'anniversaires, etc... Le complément indispensable de cette tenue était l'épée. »[14]

MÉDECIN AU CHEVET DU ROI HENRI IV

La plus haute dignité à laquelle peut prétendre un docteur en médecine est celle de médecin ordinaire du roi. Parmi ces médecins, celui qui a gagné plus particulièrement la confiance du souverain, devient le premier médecin, appelé, « archiâtre » en mémoire des médecins attachés aux empereurs romains. Il est le chef de tous les officiers de santé du monarque. Les médecins ordinaires ont le titre de conseiller du roi, leurs fonctions consistent à servir auprès de Sa Majesté en l'absence du premier médecin ou d'assister aux consultations avec lui.

Simon de Cubes partageait ses fonctions avec cinq à six confrères qui assuraient leur service auprès du roi, par quartier, c'est-à-dire, à tour de rôle par trimestre. Nous avons la confirmation de son emploi de médecin ordinaire du roi par une pièce de procédure datée du 4 avril 1610. Henri IV est assassiné le 14 mai 1610. Il est désigné dans ce parchemin de *« Honorable Monsieur Maître Simon de Cubes, médecin ordinaire et conseiller du Roi, docteur en médecine…. »*

Gageons que s'il était de quartier à Paris en mai 1610, il fut du nombre de ceux qui se penchèrent inutilement sur la blessure du monarque. Aucun écrit ou éléments de tradition orale ne nous est parvenu, sur les pratiques médicales de Simon, mais n'ayant pas laissé de postérité, que sont devenus ses livres et ses papiers ?

Parmi ses collègues, le plus célèbre d'entre eux est Théophraste Renaudot,[15] (Loudun 1585 - Paris 1653) son contemporain, quoique légèrement plus jeune, nommé médecin ordinaire de Louis XIII, en 1612, grâce à la protection du Père Joseph.[16]

En 1644 la faculté de Médecine de Paris poursuivit celui-ci et lui fit interdire l'exercice de la médecine à Paris parce qu'il était diplômé de Montpellier.

Nous ne possédons aucune indication quant aux circonstances et exigences requises pour être nommé « médecin ordinaire du Roi ». Un Limousin contemporain de Simon de Cubes, le père Pierre Benoist, dit le prévôt de Compreignac, très attaché à la personne du roi Henri IV dont il fut le catéchiste en 1593, fut récompensé par le roi, des titres et qualifications « d'aumônier et prédicateur royal ». Que conclure en ce qui concerne les titres et qualifications de « conseiller et médecin ordinaire du roi » ? Seul le choix du monarque compte dans cette désignation, l'important est qu'il soit bien servi et bien soigné.

14 Françoise Lehoux, « Le cadre de vie des médecins parisiens au XVIe et XVIIe siècle. » PICARD, Editeur, Paris 1976.

15 Th. Renaudot est le fondateur de la « Gazette » en 1631, il fut directeur du Mercure Français. Le prix Théophraste Renaudot fut fondé en 1925 en l'honneur de celui qui passe pour être le fondateur du journalisme français.

16 - Fr. Joseph Le Clerc du Tremblay, soldat, capucin, diplomate, ce sont ses résolutions qui décident de la fin de la guerre de Trente Ans, «éminence grise de Richelieu». Larousse, V. Joseph.

Avant de pouvoir exercer son art, tant auprès du souverain, que par la suite à Limoges, où nous savons qu'il habitait, paroisse Saint-Pierre-du-Queyroix, Simon de Cubes a accompli de longues et coûteuses études, mais *« être soigné par un médecin du roi est considéré comme un honneur et ouvre la possibilité de se constituer une clientèle fortunée et d'augmenter ainsi considérablement ses appointements de cour. » « Le médecin ordinaire, qui a le titre de Conseiller du Roi, touche quatorze mille sept cents livres tandis que chaque médecin par quartier se voit alloué mille sept cent soixante treize livres. Avoir ses petites entrées auprès du Roi, assisté à son lever et son coucher et être invité le cas échéant à formuler un diagnostic constitue une indéniable promotion sociale. »*[17]

En qualité de médecin de la maison médicale d'Henri IV, qui développa de façon considérable la pratique de la médecine, on peut légitimement penser que Simon faisait partie du nombre de ces médecins qui, encouragés par le souverain, veulent substituer une pratique fondée sur l'observation et l'expérimentation aux préceptes de Galien et Aristote, plutôt que de suivre aveuglément les membres de la faculté de Paris. A-t-il été l'adepte des théories développées par Paracelse[18] dans ses nombreux ouvrages ? Le père de la médecine hermétique et de la thérapeutique chimique.[19]

Ce fut une véritable guerre[20] à laquelle se livrèrent les médecins de la maison médicale d'Henri IV, contre les médecins de la faculté de Paris. La médecine à la conquête de son indépendance symbolisée par un esprit de curiosité, une vision renouvelée du monde, ce sont les premières manifestations d'un mouvement intellectuel à l'égard des méthodes de pensée du Moyen-Âge.

Depuis le siècle de Périclès qui vit naître Hippocrate (460 av-J.C) jusqu'à la chute de l'Empire d'orient et enfin au règne d'Henri IV, la médecine n'avait guère progressé. On préférait accuser la nature plutôt que d'admettre qu'Hippocrate, Galien où Aristote s'étaient trompés.

La peste qui fit tant de ravages en 1606-1607 ne trouva chez F. Duport, doyen de la Faculté de Paris, comme seule explication que *« provenant de la permission et volonté divine ou du mélange malin des aspects des astres ! »* On ignore après ces divagations à quelles conclusions cliniques fantaisistes après d'interminables dissertations les médecins donnaient leur diagnostic.

Simon épouse vers 1609, Françoise du Solier, veuve de son frère Léonard de Cubes sieur de Machecoule décédé dès 1607, fille de François du Solier,[21]

17 A .Lunel, la Maison médicale du Roi, Le pouvoir royal et les professions de santé. Champ Vallon. 2008.

18 Philippus .A.T. Bombastus von Hohenheim, dit Paracelse, 1493-1541. Il brûla publiquement les œuvres de Galien, Avicenne, et Rhazès et publia sa thérapeutique entre 1537 et 1540. Guy de La Brosse le fondateur du Jardin du Roi, qui deviendra le Jardin des Plantes, que Simon de Cubes a dû connaître, est un paracelsien, pour qui l'expérimentation chimique est indispensable à la recherche et la préparation des remèdes à base de plantes et d'antimoine comme le préconise Paracelse.

19 Exemple de médecine chimique, le traitement de la syphilis par le mercure.

20 Les attaques des médecins royaux paracelsiens par la Faculté débutent avec la publication en 1603 de l'ouvrage de Joseph Duchesne, « De priscorum philosophorum verae medicinae materie » où il explique comment enrichir la thérapeutique galénique d'ingrédients chimiques.

21 A cette époque, nous trouvons le nom de cette famille presque exclusivement orthographié Solier et plus rarement Soubslier qui deviendra Soulier.

mère tutrice de Martial de Cubes, de Machecoule, son fils et unique héritier. En effet, une pièce de procédure extraite des A.D. de Poitiers, série B.7, nous confirme que, dès le 4 avril 1610, Simon de Cubes, médecin ordinaire du roi est l'époux de Françoise du Solier.[22]

« Demandeur : Me Simon de Cubes, médecin ordinaire du roi et Delle Françoise du Solier, sa femme, tuteur de Martial de Cubes.[23]»

Il est question d'une dette de 26 livres qu'un certain tenancier ne semble pas en mesure de rembourser.
Les revenus d'un médecin, et qui plus est d'un docteur en médecine jouissant du prestige d'être le celui du souverain, n'étaient pas négligeables, aussi n'est-il pas étonnant de constater la possibilité pour Simon de Cubes d'être en mesure de répondre à certaines sollicitations d'emprunts. C'est ainsi que cinq ans après sa mort, ses trois fils ayant disparu, son frère, Martial de Cubes, avocat en parlement, seigneur du Châtenet et Razes, juge de Châteaumorand, Séreilhac, Saint-Laurent-sur-Gorre et autres justices, fait condamner le 30 août 1625, les demoiselles de Saint-Laurent au remboursement d'un prêt consenti par son frère, de 117 livres, plus 276 livres 3 sols et 1 denier de dépens et intérêts. A nouveau, ces demoiselles de Saint-Laurent, filles d'Etienne, écuyer, sont condamnées par le tribunal de Montmorillon au remboursement de la somme de 600 livres plus les intérêts, s'élevant à 1023 livres, dues aux termes d'un contrat d'emprunt en date du 29 septembre 1612, à la suite duquel elles se sont *« obligées envers Simon de Cubes, Médecin du Roy, frère dudit sieur du Chatenet.»*

Le 4 juillet 1611 conjointement avec son épouse Françoise du Solier, ils demandent par voix de justice à Martial du Solier, le frère de Françoise, le paiement du reliquat de sa dot.

« Suite aux lettres royaux obtenues par laditte Françoise du Soulier données à Bordeaux le 22 septembre 1610 aux fins de la cessation des clauses portées par son contrat de mariage avec Léonard de Cubes le 1er novembre 1603, contract de mariage du deffunct Léonard de Cubes avec laditte Françoise du Soulier, au pied duquel est un acquit du 8 février 1605 donné par ledit déffunt Léonard et Dusoulier sa femme au dit défendeur de la somme de 300 livres ».

Le 14 août 1613, il acquiert tant pour lui que pour son pupille Martial de Cubes de Machecoule, la douzième partie des grandes dîmes féodales de Saint-Laurent-sur-Gorre au moyen de la rente consentie par son frère Léonard le 9 mai 1605 à Pierre Chabaud d'un montant de 1950 livres tournois qu'il échange à Christophe de Saint-Fief, écuyer, seigneur d'Essenat.[24]

« Sachant tous qu'il appartiendra que le quatorzième jour d'Aoust mil six cent treize, (1613) à Lymoges en la maison de noble homme Simon des Coutures, advocat pour le Roy en la sénéchaulsée de Lymousin avant midy, ont été présent et personnellement établys noble Christophe de Saint-Fief escuyer Sr d'Eyssenat, y demeurant paroisse de Saint-Cyr, pour lui et les siens, d'une part,…

22 Dès l'origine, et en 1722 sur les lettres d'anoblissement, le nom de cette famille est presque toujours orthographié Solier.

23 Martial de Cubes, sieur de Machecoule, né en 1604, épouse Anne de Saint-Fief, le 3 mars 1620, fille d'Anet, écuyer, seigneur d'Essenat et Lascaux et de Louise de Rousier. Il décède sans postérité avant 1626.

24 Contrat s/parchemin, Archives Bernard du Châtenet



Ci-dessus: **La maison que se fit construire Simon de Cubes en 1616 dans le bourg de Saint Laurent sur Gorre à l'angle de la rue Malati.**
photo: Jean-Luc Gallais

« *Et moyenant ce ledit Sieur Decubes, aud nom, a donné et bailhé en contre échange de la susd dime audict Sieur d'Eyssenat, présent comme dessus lad rente de trente sextiers seigle, dix sextiers chataignes, dix livres en deniers, deux moutons en laine de deux ans, quatre pintes d'huile et une geline de rente annuelle et perpétuelle pour en jouyr ledit Sieur d'Eyssenat, par la même forme et aux mêmes conditions que ledit feu Maistre Léonard Decubes l'avait acquise dudit feu Pierre Chabaud, par ledit conctrat de lad année mil six cent cinq (1605) sans soy y rien retenir, ny réserver. Et d'autant que la dite rente est de plus grande valeur que ledit droit de dime échangée, icelluy Sieur d'Eyssenat a payé audit Sieur Decubes comptant réellement et de fait en bonne especes ayant cours, la somme de six cent livres (600) qu'il a prise et reçu…* »

Ces dîmes faisaient encore partie du patrimoine de la branche du Châtenet à la veille de la Révolution.
De cette union avec Françoise du Solier, Simon ne semble pas avoir eu d'enfant, Françoise a dû décéder avant 1615, car c'est en 1615 qu'il se remarie avec Catherine de Tarneaud, fille de Pierre de Tarneaud, Sieur de Chantarelle,[25] et d'Anne d'Arlot qui laissera 3000 livres à partager entre ses deux filles Marie du Chastain et Catherine de Cubes.

Catherine de Tarneaud est dotée de 12000 livres, dont 2000 livres sont payées par son beau-frère Jacques du Chastain, écuyer, seigneur de la Tour, époux de Marie de Tarneaud. En 1624 Anthoine de Malden, conseiller et juge magistrat au siège présidial et sénéchaussée de Limoges, mari de Catherine de Tarneaud veuve de Simon de Cubes, lui réclamera les 8000 livres qu'il s'était engagé le 30 mai 1618 à lui donner lorsqu'elle était l'épouse de Simon de Cubes.

25 - 4 E 316. A.D. de la Haute-Vienne. Communication de M. J.L Ruchaud.

Catherine de Tarneaud est issue d'une très ancienne famille originaire d'Aixe-sur-Vienne, à qui appartient le R.P. Victorin de Tarneaud, récollet, Provincial de Toulouse en 1659 auteur d'un ouvrage de controverse intitulé « *Le glaive bouclier des catholiques* ». Un rameau de cette famille, installé à Bordeaux, a donné au parlement de cette ville des présidents à Mortier et à l'armée un lieutenant général des armées du roi.

En 1614, Simon est adjudicataire pour cinq ans de la ferme de la baronnie de Châteaumorand ainsi que de la seigneurie de Cognac(-la-Forêt).[26]
Simon est l'héritier universel de frère Laurent Chrysostome du Solier, du couvent des Récollets de Limoges et chanoine de Saint-Martial, aux termes de son testament du 24 septembre 1616, Deleyssene, notaire à Limoges.[27]

UNE MAISON À SAINT-LAURENT SUR GORRE

Deux ans plus tard, il s'était fait construire une maison dans le bourg de Saint-Laurent-sur-Gorre, l'entrée donnant dans la petite rue de Malati.. alors l'artère principale du bourg. Elle a, de nos jours, l'aspect d'une venelle ne mesurant guère plus de trois mètres de largeur avec son caniveau central pour l'écoulement des eaux pluviales qui dévalent sa pente les jours d'orages jusqu'à l'endroit où existait depuis la préhistoire un gué sur la Gorre.
En effet, cette ruelle qui relie le bourg au gué de la Gorre, suit le tracé d'un très vieux chemin de long parcours emprunté dés l'époque néolithique et peut-être plus avant dans le temps. Pour franchir la Gorre ce chemin suivait la piste de troupeaux d'animaux sauvages qui voulaient passer d'une rive à l'autre de cette tranquille rivière, aujourd'hui enjambée par un pont de pierre, dont le premier fut construit sous le règne d'Henri IV, à peu près à l'époque où Simon fit construire sa maison. Il était défendu par une tour qui servait également de péage, elle fut malheureusement abattue dans le courant du XIXe siècle.

Il faut de nos jours beaucoup de connaissances alliées à une forte puissance d'imagination pour entrevoir les innombrables fantômes déambulants par la rue de Malati, parallèle depuis le XVIe siècle au tracé de la grande rue de Saint-Laurent qu'elle rejoint pour enjamber le pont qui double le gué qui desservait deux voies antiques.
La « *route du sel* », de l'Atlantique à l'Europe centrale, et la « *route des métaux* », de l'Armorique à la Méditerranée. Saint-Laurent sur la Gorre est née de cette traversée stratégique.

L'église de Saint-Laurent-sur-Gorre, où son frère Martial seigneur du Châtenet et Razés a fondé une vicairie placée sous le patronage de Saint-Martial, octroyant à sa famille un droit honorifique de sépulture et de banc et où, pour orner l'autel de la chapelle familiale, « *soit exécuté un tableau représentant St Martial au bas duquel seront portées les armes du dit fondateur.* » est l'une des plus anciennes de la contrée.

La maison du Pont, que fit construire Simon de Cubes est la plus proche du gué et par conséquent du pont, car elle est construite en bordure de la nouvelle rue principale, l'entrée étant située rue

26 - Dictionnaire des Médecins du Limousin. René Fage. Tulle, Crauffon, 1895, et archives du château de Nexon.
27 - Cote 4 E 2 / 395. Communication de M.J.L Ruchaud. Laurent doit être son oncle, frère de sa mère.

de Malati.
Pour combler l'espace existant à l'époque de l'ouverture de cette voie entre le bourg et la Gorre, les notables, tel Simon de Cubes, se firent construire



Ci-dessus: La porte que franchissait Simon de Cubes pour pénétrer en sa maison en 1616. Le linteau porte «Simon de» suivi d'un graphique représentant un cube, assorti d'une fleur de lys sur la droite et d'une rouelle sur la gauche. photo JeanLuc Gallais

de part et d'autre de la nouvelle avenue des maisons modernes.
Le linteau qui surplombe la porte d'entrée est toujours là, orné à chaque extrémité d'une fleur de lys et d'une rouelle. Symbole convenant à un docteur en médecine, la rouelle des alchimistes[28], la conversion des éléments, une fleur de lys et, afin que nul n'ignore l'auteur et le destinataire de cette demeure, Simon de Cubes fit graver dans le dur granit limousin, son prénom, « *SIMON* », suivi de l'article « *DE* » précédant un idéogramme représentant un « *cube* » dont la lecture nous donne son nom : Simon de Cubes.

28 L'alchimie était pour les praticiens du Moyen Age la science par excellence, pratiquée par les Mages à la recherche de la pierre philosophale, plus tard des alchimistes tels que Roger Bacon, Paracelse, Van Helmont furent de véritables savants.

Sur la deuxième ligne est écrit : « *MER VRIL 1616* » Que nous pouvons transcrire par: *MERcredi aVRIL 1616*. Jour et an qui correspondent, n'en doutons pas, à la date de bénédiction et d'inauguration de sa demeure, selon la coutume.

Aux alentours des années 1985/1990, Michel et Christiane Bonnet, habitants de Saint-Laurent-sur-Gorre, passionnés par l'histoire de leur village, eurent l'occasion de visiter cette maison. Ils se souviennent d'avoir été très impressionnés lorsqu'ils empruntèrent un large escalier bordé d'une rampe monumentale, une rampe de château, composée de balustres en bois à pans coupés d'époque Henri IV menant jusqu'au grenier. Au premier étage, sous un plafond à la française, aux poutres moulurées, ils aperçurent une fort belle cheminée en granite, dont le manteau était sculpté en son centre d'un très beau motif dont hélas ils ne se rappellent pas la composition. Le sol était de marbre, selon les dire de l'ancien propriétaire Martial Legathe, décédé. En réalité il était de « serpentine »[29] preuve d'une certaine recherche de la part du bâtisseur, dont les séjours à la Cour pour l'exercice de sa charge auprès du souverain, l'avait incliné à plus de recherche et de raffinement qu'il n'était d'usage en Limousin.

Simon de Cubes teste à Limoges, où il exerçait son art, le 28 février 1620 (Darfeuille, notaire)[30] en faveur de son beau-père Pierre de Tarneaud, qui décédera trois ans plus tard, qu'il nomme légataire universel, les témoins sont Joseph Lamy, avocat, Jean Delort et Antoine Fournier, sieur de la Valouze. De sa seconde union avec Catherine de Tarneaud, trois fils, Pierre, Léonard et Martial, aucun n'atteignirent l'âge adulte Il stipule que chacun de ses deux fils, le troisième n'est pas nommé, sans doute né posthume, recevront 3000 livres tournois lorsqu'ils atteindront leur 25e année[31].

Simon est décédé dans la force de l'âge, il devait être dans sa 48e ou 49e année. Il avait passé un accord avec son beau-frère Jacques du Chastain, écuyer, seigneur de la Tour, époux de Marie de Tarneaud, le 30 mars 1618 au sujet des 8000 livres. Veuve, Catherine de Tarneaud remariée avec Antoine de Malden, juge magistrat en la sénéchaussée et siège présidial de Limoges, aura entre autres enfants, Anne de Malden, dotée de 10000 livres lorsqu'elle épouse le 30 mai 1643, Mathieu des Maisons, écuyer, seigneur du Pallant, vice sénéchal des Haut et Bas-Limousin.[32]

Simon de Cubes a été inhumé à Limoges dans l'église du couvent des Cordeliers dans la chapelle des Saints Côme et Damien, patrons des médecins en 1620 [33] selon ses volontés.

Le souvenir de Simon de Cubes se perpétue à Saint-Laurent-sur-Gorre où sa maison, est toujours debout depuis 1616.

Bernard du Châtenet

29 Marbre serpentine, synonyme d'ophite, de teinte verte. Il existe une veine de ce marbre serpentin des Cars a La Roche l'Abeille, Hte Vienne

30 Côte 4 E 3 / 4 AD de la Haute-Vienne

31 Cote 4 E 3 / 4 (1) 28 Février 1620 Testament olographe de Simon de Cubes, déposé chez Me Darfeuille, notaire à Limoges. Communication de M J.L Ruchaud

32 Généalogie des Maisons, p, 71 in Généalogies Limousines et Marchoises, T,1. I982

33 Limoges d'autrefois. La place Tourny et ses alentours. L. Guibert, Perrette, 1903, P. 147.Le couvent des Cordeliers se dressait en partie sur l'actuelle place Jourdan, il a été totalement détruit